

Il y aurait une psychologie à établir des grands orientalistes. Pureté, intransigeance, saisissantes chez les fondateurs (pour ne plus parler des aptitudes) : Anquetil et Sacy, on a pu leur reprocher des aspérités, mais ce sont les seuls personnages qui se démettent de leurs fonctions sous l'Empire plutôt que de prêter serment. Philarète Chasles, qui a sans indulgence côtoyé plusieurs mondes de l'intelligence, oppose à la légèreté bavarde, ou à la pédanterie hautaine, de la bourgeoisie la fermeté républicaine de Lanjuinais, et du « professeur Desgranges » qu'il honore un peu vite d'avoir créé « avant Burnouf » les « études sanscrites en France ». Du moins serait-ce un juste contrepois aux abondants récits de querelles entre orientalistes susceptibles, jaloux et coléreux, Stanislas Julien et Pauthier, Oppert et Léon Halévy, et Chézy lui-même. On montrerait l'ascétisme, avec sa tendance janséniste en plus d'un, Lanjuinais, Quatremère, Garcin de Tassy, et déjà Anquetil ; Chézy se refuse les facilités des leçons Hamilton pour ne pas blesser son redoutable ami Sacy, tandis que Burnouf renonce aux textes majeurs pour les laisser à tels confrères étrangers. Vocations de tant de pèlerins européens de l'Inde. Trempe morale des premiers indianistes anglais en lutte ouverte contre la politique coloniale, et leurs libéralités en manuscrits, jusqu'à celles de Hodgson pour toute l'Europe. Et l'universalisme de tous ces orientalistes allemands du XIX^e siècle, qui, reçus sans différence en France et en Angleterre, s'intègrent sans retour à l'élite scientifique de leur pays d'adoption.

État des connaissances indiennes vers 1830

Les plus acariâtres ont leur utilité : en 1832, Guillaume Schlegel doit à ce trait de nous renseigner sur l'état exact des connaissances. Il publie à Bonn (et Paris) des *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques* (la Bibliothèque nationale en possède un exemplaire dédié à Klaproth, un autre à

Loiseleur-Deslongchamps). Il les écrit en français, un français généralement assez adroit, sinon exempt de faux pas. Il a écrit plusieurs fois directement en français, en 1824 un Prospectus pour un *Râmâyana* sanscrit-latin en huit volumes, en 1834 un *Essai sur l'origine des Hindous* (plusieurs fois réimprimé). De 1820 à 1830 il publie l'*Indische Bibliothek* destinée à vulgariser le nouveau savoir, et pour laquelle l'encensera, entre beaucoup, Littré père en lui écrivant en faveur de son fils (correspondance publiée par F. Baldensperger).

Dès 1806 il avait rejoint à Paris son frère, voyant assidûment Chézy, alors dans sa ferveur initiale et Langlès, et travaillant ferme. Au début de 1815 on l'y aperçoit de nouveau complétant ses notions de sanscrit avec les premiers dépositaires de Hamilton, et menant des conversations techniques avec Bopp. En 1825 il y est revenu chercher des matrices de caractères *nâgarî* pour ses éditions de l'*Hitopadésa* et de la *Bhagavad-Gîtâ*. Il transporte en Allemagne les modèles de l'Imprimerie royale ; ainsi, dès 1825, Bonn et Berlin disposent de typographies pour le sanscrit ; Londres et Oxford avaient des types plus voisins de l'écriture. C'était une question toute matérielle qui avait beaucoup entravé les débuts de l'indianisme.

Si Schlegel s'adresse en français à ses rivaux d'Angleterre (car les *Réflexions* sont dédiées à Mackintosh et Wilson), c'est, il n'en cache pas son ressentiment, parce que le public britannique, pour ne pas dire européen, sait beaucoup plus le français que l'allemand. Ce n'est pas la dernière fois qu'on aura à se demander si l'Allemagne du XIX^e siècle n'a pas beaucoup fait la guerre parce que ses philologues, lorsque le latin fut abandonné, souffrirent de trouver leur langue trop peu répandue par le monde qui lit ; tout son effort, depuis Lessing, était de persuader l'univers que le français n'est pas digne d'être écrit¹.

1. Dans le *Discours introductif* de l'*Encyclopédie*, d'Alembert avait proclamé en 1751 le moment venu de substituer au latin, dans les sciences, la langue française, celle-ci « étant répandue par toute l'Europe ». Sous

Contre Londres, Schlegel a un premier grief ; il n'y a pas trouvé d'éditeur. D'où il déduit que les Anglais ne s'intéressent à l'Inde que pour des raisons politiques et commerciales – comme à une vache à lait (il dit : « une vache d'abondance »). Ce n'est pas qu'il soit seul à le penser, mais il y met peu de nuances. D'ailleurs il s'appuie sur de significatifs extraits empruntés au programme du Comité de traductions orientales. Ce Comité a été institué en 1828 par la Société asiatique de Londres. Il a tout de suite obtenu l'adhésion des gens de science, et même des gens du monde : les largesses des souscripteurs britanniques portent « les noms les plus illustres ». Signe d'une mode orientale ; elle a sa rançon : les entreprises de l'esprit ont besoin des gens qui achètent plus qu'ils ne lisent et lisent plus qu'ils ne comprennent ; malheureusement, ils prétendent quelquefois choisir ce qu'ils paient.

En appendice, Schlegel reproduit *in extenso* le prospectus anglais, qui ne lui donne que trop raison : deux choses sont mises au premier rang des préoccupations, et ce ne sont pas des objets de pure science, mais des intérêts de théologie locale et de puissance occupante. Sans doute le Comité est généreux de vouloir ouvrir les riches collections anglaises de manuscrits ; oser toutefois rappeler que dans les études orientales ce pays a « depuis longtemps tenu le premier rang » blesse le professeur de Bonn ; celui-ci terminera en dénombant derrière lui des cohortes d'étudiants impatients de le venger sur les professeurs britanniques.

Premier article du prospectus : les études bibliques. Aveu franc. Usage bien établi. Dix ans plus tôt cependant, la Société asiatique de Paris débutait en affirmant que la grande affaire pour les orientalistes était de ne plus se laisser enfermer « dans le cadre étroit de la critique biblique », et

Frédéric II, l'Académie des sciences de Berlin, d'ailleurs présidée par des Français jusqu'en 1786, employait le français comme première langue, avant le latin. C'était Louis XIV, l'épouvantail de la jeune Allemagne, qui avait autoritairement remplacé le latin par le français, chaque fois qu'il le pouvait.

l'on sait que la Société n'était pas aux mains de mal pensants. Au paragraphe 9 seulement, arrive l'Inde. Tout de suite, une précision : « Indes britanniques. » Et une justification : se renseigner sur l'histoire, la géographie, les statistiques, les usages, de ces possessions, ne peut qu'être profitable aux gouvernants et aux gouvernés. On lance une institution, on cherche des recrues : il faut faire la part des arguments de circonstance ; le prospectus parisien faisait appel aussi à l'intérêt pratique (plus doucement toutefois) ; les hommes qui ne demandent pas l'argent pour eux-mêmes doivent éviter d'effrayer davantage ceux à qui ils le demandent ; et, comme le dira Max Müller (*Science du langage*, 10), ni science ni art ne vont loin, « à moins de servir d'une façon ou d'une autre les intérêts matériels de la société ». Mais Schlegel a une pointe délicate sur son propre bonheur de servir le roi de Prusse, lequel, lui, « encourage tous les progrès de la science, quelque éloignés qu'ils soient d'une application immédiate » ; fielleusement, il souhaite pareille chance aux travailleurs anglais.

Dans les démolitions qu'il leur réserve, il ne laisse pas grand-chose de Hamilton à qui lui et son frère devaient bien un peu de leur sanscrit. Le grand malheur reste que les Allemands sont partout ignorés, méconnus ; « nous avons, dit Schlegel, de quoi nous consoler » : pourquoi ont-ils si rarement dans l'histoire l'air de gens qui se consolent ?

Déjà la littérature a bénéficié de traductions importantes, et de larges recommandations d'« écrivains anglais justement célèbres » ; et le Comité des traductions orientales a inscrit d'entrée à son programme *Mahâbhârata* et *Shah-Nameh* ; Schlegel, avec la sagacité que permettent les collections complètes et les classements de vastes ensembles, place au premier rang, par-delà le domaine arabe et persan, les littératures hindoue et chinoise, et, parmi celles-ci, rend aux *Upanishads* et à la *Bhagavad-Gîtâ* un hommage sans réserves ; ici la gravité de l'esprit germanique est bon guide : « Si l'étude du sanscrit ne m'eût valu que la satisfaction de pouvoir lire ce merveilleux poème dans l'original, je me

serais trouvé amplement dédommagé de toutes mes peines. C'est une sublime réunion du génie poétique et philosophique. » À ces mots on reconnaît l'homme de l'*Athenaeum*, le frère du Schlegel qui cherchait en Orient l'aliment de la nouvelle Allemagne : une poésie qui fût une croyance. Il n'est pas le seul à la mettre au plus haut ; mais il fut de ceux qui y contribuèrent le plus chaudement. Dans l'opuscule de 1832, son admiration, fait alors moins fréquent, va aux monuments hindous, réclamant pour eux l'égalité au moins avec ceux de l'Égypte.

C'est Jones que dénonce « la mode d'avoir des idées neuves et originales sur l'Inde ancienne » ; mais, si le public s'empresse d'« accueillir les rêves creux, les fausses théories, les hypothèses arbitraires, qui [...] sortent en foule », n'est-ce pas au frère converti, mort depuis peu mais non pardonné, et à son disciple Eckstein, que renvoie l'énumération des « hypothèses arbitraires » ? nous savons que Guillaume n'avait pas aimé qu'on le supposât impliqué dans l'indochristianisme.

L'ennui, avec les mécontents, est qu'ils ont raison sur bien des choses. Trop de traductions ! se plaint ce traducteur, et trop tôt pour les instruments dont on dispose : chaque pays alors accuse les autres d'oublier qu'ils n'ont qu'à peine dépassé le premier mot de la grammaire sanscrite. Les outils, en effet, demeurent rares et primitifs ; chaque savant n'avance dans un texte nouveau qu'en reprenant, au moins en partie, le travail par lequel les prédécesseurs lui ont préparé une étape linguistique ; en taillant dans la brousse, le pionnier doit refaire à chaque pas son modèle de hache. Bréal (« Introduction » à la *Grammaire comparée* de Bopp) confirme : « Tout ce qui touchait aux doctrines religieuses, aux œuvres littéraires, à la législation de l'Inde, sollicitait vivement l'attention de ces écrivains et de ces penseurs, mais les travaux purement grammaticaux jouissaient auprès d'eux d'une estime médiocre. On regardait l'étude du sanscrit qui, il faut le dire, était alors rebutante et

hérissée de difficultés, comme une initiation pénible, quoique nécessaire, à des spéculations plus relevées. »

Autre complément des *Réflexions*, de même date exactement, l'article de Pauthier dans la *Revue encyclopédique* de novembre 1832, *Coup d'œil sur la langue et la littérature sanscrites, principalement sur les ouvrages sanscrits publiés jusqu'à ce jour* : en 1827 Rosen a donné à Berlin « la meilleure collection » de ces grammaires et lexiques dus à des Hindous, et dont les missionnaires avaient, dès le XVIII^e siècle, pourvu la Bibliothèque de Paris ; quant aux manuels d'origine occidentale, sept ouvrages sont énumérés, depuis la grammaire de Colebrooke en 1805, notamment celui de Wilkins et ceux de Bopp ; mais la plupart sont des travaux partiels ou peu indépendants des méthodes indigènes. Il n'existe de dictionnaire que celui de Wilson (Calcutta, 1819), réimprimé à ce moment, et le vocabulaire de Bopp (1828-1831). En 1842, Dussieux ajoute seulement à la liste la première grammaire sanscrite en français, due à Desgranges, élève de Chézy et protégé de Vigny. Il observe qu'il « manque encore un ouvrage élémentaire, de vrais rudiments à l'usage des commerçants ». C'est Émile Burnouf et Leupol, de l'École de Nancy, qui le donneront en 1859 (la même année, grammaire sanscrite d'Oppert), ainsi qu'un *Dictionnaire classique sanscrit-français* en 1866.

Toujours dans les années 1830, qui sont celles où l'on évalue les premières acquisitions certaines, Abel Rémusat (*Discours sur le génie des peuples orientaux*, dans *Mélanges posthumes*) fait le point : voici désormais l'Europe renseignée exactement sur « vingt peuples divers, durant quarante siècles » ; encore reste-t-il à faire aux nouvelles connaissances leur vraie place entre les pointilleuses études des grammairiens et les imaginations faciles « de tous ceux qui aiment mieux rêver que de se livrer à l'étude » ; il reste aussi à ne plus vouloir « qu'il y ait quelque part une vaste contrée, un pays immense appelé l'Orient » où tous les habitants seraient « formés sur le même modèle », alors qu'ils n'ont rien de commun « si ce n'est d'être nés en Asie » ; il faudrait